

Cultiver son cargo

LE FEUILLETON
CLARO



ÇA FAIT MAINTENANT QUELQUE TEMPS. Et ça dure. C'est un peu mystérieux, mais je ne désespère pas de trouver une explication. Bref, le fait

est que j'en pince depuis un an pour les porte-conteneurs. Je crois que ça a commencé avec le très beau film de Lucie Borleteau, *Fidelio, l'odyssée d'Alice* (2014), qui racontait la vie d'une mécanicienne à bord d'une de ces arches longues comme une barre de HLM et lourdes comme un cachalot d'acier. On y voyait le quotidien flottant, la valse des rituels, l'érotisme latent dans l'ahan poussif des machines, et aussi l'idée du commerce réduite à un empilement de cubes.

Moins angoissant qu'un sous-marin et plus fabuleux qu'une jonque, le porte-conteneurs ne serait-il pas à lui seul le Moby Dick de la métaphore, l'apogée du formalisme? Parce qu'il est un contenant contenant des contenants? Possible. Puis j'ai lu *Retour à Buenos Aires*, de Daniel Fohr (Slatkine, 2018), dont j'ai parlé dans ces colonnes, un livre qui rajoutait une couche, si je puis dire, puisque le narrateur embarquait pour un long périple... avec une urne funéraire! Décidément, la poupée sera russe ou ne sera pas.

Et voilà que je tombe sur *Pontée*, de Jean-Paul Honoré, qui narre un périple en porte-conteneurs, depuis Ningbo (Chine), direction Le Havre, avec entre les deux rien de moins que le détroit de Malacca, le canal de Suez, Gibraltar et quelques ports. Joie. Car de telles odysées ont un avantage considérable aux yeux de ceux qui, comme moi, fuient l'écrivain voyageur comme la peste: le pittoresque ne réside pas dans le neuf, mais dans la nef. Le porte-conteneurs est un lexique en mouvement, et le poème de la mer n'attendait que ce bateau-livre.

Commenter un porte-conteneurs est, on le comprend vite à la lecture de ce miraculeux *Pontée*, une gageure. L'œil glisse sur les surfaces, et la langue, ainsi savonnée, risque de n'avalier que des reflets. Honoré le sent, le sait, le dit: «*A première vue, l'intérieur décourage le commentateur. Linoléum. Inox. Surfaces planes en faux bois. Rien n'accroche le regard. (...) Dans un second temps, on comprend qu'il faudra lutter contre un effet de saturation: trop de ces surfaces neutres s'imposent à la vue et magnétisent l'attention. Puis la boussole descriptive se rétablit, et les détails ressortent.*» Exemple: «*(...) ces traces en éventail qui transparaissent le long du lino de la coursive avec la régularité d'un imprimé sur une étoffe: elles ont*



ILLUSTRATION FRANÇOIS OLISLAEGER, PHOTO JÉRÔME DAYRE

fixé le va-et-vient de la raclette enduite de colle d'un ouvrier coréen.»

La méthode Honoré est aussi méticuleuse que généreuse, c'est une archéologie patiente, où il s'avère possible de sonder, ô paradoxe, les surfaces. Tout est affaire de décor, comme disait le poète. Et ici, vivre c'est observer, déduire, réapprendre à apprendre. Une porte à rehaut n'est pas une porte comme les autres. Une échelle de coupée abuserait un meunier. D'innombrables et énigmatiques nuances, qu'il convient de repérer et décrypter, font que le danger précède systématiquement l'habitude. «*La vision*

PONTÉE,
de Jean-Paul Honoré,
Arléa, «1^{er} mille»,
148 p., 16 €.

doit apprivoiser la disproportion, se dilater, changer d'échelle, appliquer aux objets les cotes qu'elle réservait aux éléments naturels.»

Honoré ne laisse rien passer, ou plutôt il se fait crible, tamis, et le maillage de son écriture est si fin, si subtil, que tout le porte-conteneurs y passe telle une cathédrale de granit obligée de se faire sable le temps d'une expérience. Grain à grain, on en apprécie mieux l'effrayante ampleur. Mais qu'on ne s'y méprenne pas: l'auteur, s'il a la fibre technique, n'avance pas de l'amble plat d'un manuel. Après avoir décrit la complexe manœuvre du chargement d'un conteneur, et ce comme si toutes les forces en jeu s'affrontaient dans son paragraphe, Honoré

Il y a chez Jean-Paul Honoré quelque chose d'hugolien, mais revu et corrigé par Francis Ponge, d'où un certain humour qui rend parfois ses exégèses technologiques aussi édifiantes que cocasses

conclut: «*Il faudrait écrire de la même façon. Il y a de l'élégance et de la sauvagerie dans la relation du grutier au bloc qu'il maîtrise: elle tient à la fois du tango, de la passe de torero et de la lutte.*» Honoré danse, esquive, affronte, avec pour seule arme son acuité millimétrique. Il y a chez lui quelque chose d'hugolien, mais revu et corrigé par Ponge, d'où un certain humour qui rend parfois ses exégèses technologiques aussi édifiantes que cocasses.

Décrire, c'est dire deux choses en même temps – la chose et son écho dans la langue; c'est aussi décoller prudemment la peau des choses afin de voir quelle chair autre y sommeille. «*A la surface de l'océan, le sillage [que provoque l'hélice] ne se dilue qu'avec lenteur, comme les cicatrices des grands événements dans le temps historique. Il y a quelque chose d'impérial dans ce mouvement pondéré que multiplient ses conséquences extérieures. L'arbre de l'hélice est d'ailleurs nappé d'un film d'huile qui lui communique la couleur d'or d'un sceptre.*» Tout l'art d'Honoré infuse dans ce discret «d'ailleurs» – c'est comme la signature de son génie poétique. Savoir loger l'ailleurs exige du doigté.

Et le passager, dans tout ça? Il est comme le lecteur: une particule aux aguets, larguée dans un dédale métallique, sensible aux mouvements et aux couleurs, sujette aux éblouissements, guidée par un ingénieux Jonas. Honoré? Mieux que ça: enchanté. ■

À L'OREILLE
ALEXANDRE JOLLIEU
philosophe

Giono, vent de liberté



À QUOI TIENT UNE DESTINÉE? Qu'est-ce qui l'orienté, la façonne? Dans *Que ma joie demeure* (Grasset, 1935), Jean Giono (1935-1970)

peint la vie rude que mènent une poignée de paysans. Sur le haut plateau de Grémone, par une belle nuit étoilée, Jordan s'est mis à labourer un champ. Tout son être attend, espère que quelqu'un vienne. Il faut à tout prix éradiquer cette lèpre, cet «*amour sans emploi*» qui mine la communauté humaine. Un homme viendra, effectivement. Et il y aura un avant et un après, tant il fera souffler un vent de liberté et soulèvera une sacrée pagaille. Bobi, sage itinérant, débarqué dont ne sait où, s'attelle dès son arrivée à soulager ces habitants, à faire virevolter habitudes et certitudes. Loin des tumultes des villes, quelques hommes et quelques femmes, comme jetés sur ce lopin de terre, récoltent à la sueur de leur front le nécessaire pour survivre. Quels liens tissons-nous les uns avec les autres?

Bobi souhaite relier ses compagnons à une liberté, à cette douce folie qui fait du quotidien une constante célébration et donne l'audace de ne plus être assommé par l'opiniâtreté de la peine et les coups du sort. La folle sagesse déployée par ce saltimbanque, cet acrobate, décape, fait vaciller l'horizon, et surtout réconcilie. Bobi jongle avec le réel, transmettant sans relâche l'amour du monde, de ce monde, rendant la vie là où la routine et les devoirs des jours finissent par écraser une âme. Il s'agit d'innover, d'inaugurer un art de vivre, de frayer de nouveaux chemins, voire de se payer le luxe de l'inutile, de ce qui ne rapporte guère, comme ces magnifiques champs de narcisses. Car gratuité n'est pas absurdité, et l'absence de sens peut parfois être légère...

Se relier au grand tout

L'immense défi, c'est de tenir debout et, sans cesse, ranimer une joie paisible, une joie qui demeure. Comment la trouver et rejoindre une innocence, une communion sans réserve avec cette abondante nature qui nous abrite, nous féconde, nous constitue quand de sévères exigences matérielles nous bousillent jusqu'au désir même de bonheur? Comment ne pas se sentir usé, anéanti lorsqu'on trime, lorsque la précarité s'en prend à notre innocence, à cette part restée intacte, indemne, vierge?

«*Dans le monde entier les hommes seuls sont tristes.*» D'où le besoin de se relier à l'autre, au grand tout qui nous féconde d'instant en instant. Écouter *Que ma joie demeure* lu par Pierre-François Gareil, c'est sortir du brouillard, reconnaître que «*la chair est seule*» et ressentir de tout son être l'urgence d'une solidarité inconditionnelle, gratuite entre les hommes.

Dans le champ d'une existence, dans cet étrange humus, les graines de zizanie peuvent pulluler. Même sur le haut plateau de Grémone, l'harmonie, la communion ne sont jamais définitives. Et les meilleures volontés se heurtent à la fragilité des liens qui rapprochent les humains. L'amour non partagé fait de sacrés ravages et tuera Aurore, jeune fille fascinée par ce magicien qui redonne la vie. Bobi a-t-il échoué?

Loin d'un optimisme quiet, Jean Giono nous invite à plonger dans notre humaine condition pour oser cet exercice d'équilibriste, s'abandonner à la confiance, quitter nos velléités sécuritaires tout en restant vigilants, pour que le mal, l'égoïsme, le repli ne viennent pas tuer la vie dans son incroyable fécondité. ■

QUE MA JOIE DEMEURE,
de Jean Giono,
lu par Pierre-François Gareil,
Thélème, 1 CD, 21 €.

Barbara Cassin, Alexandre Jollien, Catherine Malabou et Franck Thilliez tiennent ici à tour de rôle une chronique. PHOTOS: MELANIA AVANZATO, FRANCESCA MANTOVANI/GALLIMARD, JOHN FOLLEY/OPALE/LEEMAGE, PUF.

Observer le ciel suffirait-il à tout?

FIGURES LIBRES
ROGER-POL DROIT



ÊTRE SIDÉRÉ PAR LES ÉTOILES, VOILÀ UN PLÉONASME. *Sidera*, en effet, ce sont les «*corps célestes*», en latin. Toute «*sidération*»

parle donc, même sans le savoir, de cet ébahissement premier qui saisit tout être humain à la contemplation d'une nuit étoilée. Cette extase originaire, ce vertige inaugural, est peut-être la ligne de partage la plus simple entre espèces animales et espèce humaine. Nous sommes les seuls animaux qui observent le ciel et scrutent sans fin les galaxies. A tout le moins, il n'y a que les imaginations humaines pour édifier, à propos de ce spectacle émerveillant, cette farandole de mythes, d'observations et de

théories qui peuplent les siècles et les continents.

Vertige du cosmos, dont l'astrophysicien Trinh Xuan Thuan retrace la profondeur de champ et l'histoire multimillénaire, commence en même temps que l'aventure humaine. En Égypte, en Mésopotamie, en Inde, en Chine, en Afrique, aussi bien que chez les Celtes, *Homo sapiens* observe les astres, construit des dispositifs ingénieux et des récits explicatifs. Partout, le cosmos ouvre sur le sacré, l'infini sur le mystère. Le plus étonnant, sans doute, est

VERTIGE DU COSMOS,
de Trinh Xuan Thuan,
Flammarion,
448 p., 21,90 €.

que la science moderne n'y change rien. Certes, de la lunette de Galilée à Hubble, de Newton à Einstein, les outils d'observation n'ont plus rien de commun avec ceux des mondes antiques, les modèles mathématiques et les théories sont sans rapport avec les vieux mythes cosmogoniques. Malgré tout, la sidération demeure, entre vertige

et enthousiasme, mêlant terreur secrète et contemplation aigüe.

Pour parcourir ce labyrinthe où s'entrecroisent, des premiers siècles aux dernières hypothèses, l'histoire des civilisations, celle des sciences et celle des spiritualités, il est difficile de trouver meilleur guide que Trinh Xuan Thuan. Né au Vietnam, formé aux États-Unis, professeur à l'université de Virginie et chercheur à l'Institut d'astrophysique de Paris, il est bien connu pour la série de livres – presque une vingtaine – qu'il a publiés depuis *La Mélodie secrète* (Fayard, 1988) et qui lui ont valu une série de prix. Les axes de ses ouvrages sont toujours les mêmes: expliquer clairement notions et hypothèses des sciences, insister sur leur compatibilité avec les dimensions spirituelles et métaphysiques. *Vertige du cosmos* s'inscrit dans cette continuité. A tel point qu'on peut se demander, avant de l'ouvrir, ce qu'il apporte de neuf. On oublie cette question dès

qu'on se plonge dans le texte. Parce qu'on se trouve emporté aussitôt par le talent du conteur, la luminosité du pédagogue, l'honnêteté du sage. Trinh Xuan Thuan résume clairement de vastes pans d'histoire, expose au néophyte des hypothèses aussi complexes que celle des «*plurivers*», aujourd'hui en vogue, selon laquelle des kyrielles de mondes parallèles inaccessibles coexistent avec celui que nous connaissons. Le savant ne cache pas son scepticisme, dans la mesure où aucune de ces hypothèses n'est testable expérimentalement. Mais le contemplateur ne dissimule pas non plus ses convictions. Il demeure persuadé que l'univers a un sens, répond à un dessein, s'adresse à nous. La transcendance fait bon ménage, à ses yeux, avec l'observation du ciel. Ce penseur ne cherche pas à imposer quoi que ce soit à ses lecteurs. Il préfère suggérer, évoquer, laisser chacun libre de son chemin. Sidérant...